

Emigrants in Flight. The Novel of Carmine Abate and the Peasant Fights in Calabria

Émigrants en fuite. Le roman de Carmine Abate et les luttes paysannes en Calabre

Emigranți în fugă. Romanul lui Carmine Abate și luptele țărănești în Calabria

Katiuscia FLORIANI

Université de Provence, CAER EA 854

E-mail: kappa_eff@yaho.oi

Abstract

The novel "La moto de Skanderberg" by Carmine Abate tells the story of the arberesh people's emigration and its involvement in the village conflict; the novel tells also the journey of identity construction of the young protagonist.

Résumé

Le roman „La moto de Skandenberg”, de Carmine Abate, raconte l'histoire de l'émigration des Arbëresh et de l'implication de celle-ci dans les luttes paysannes; le roman raconte aussi le voyage de construction identitaire du jeun protagoniste.

Rezumat

Romanul « Revolta lui Skandenberg » de Carmine Abate are ca subiect emigrația poporului Arbëresh și implicarea sa în luptele țărănești; romanul narează, de asemenea, călătoria de construcție identitară, întreprinsă de tânărul protagonist.

Key-words: *emigration, village conflict, identity construction.*

Mots-clés: *émigration, luttes paysannes, construction identitaire*

Cuvinte cheie: *emigrație, lupte țărănești, construcție identitară*

Introduction

L'objet de cet article est l'analyse des histoires des protagonistes de *La moto de Skanderbeg*, un roman de Carmine Abate, écrivain arbëreshë, c'est-à-dire italo-albanais, né en Calabre, qui raconte le voyage de l'émigration et le voyage sans voyager des paysans en lutte pour affirmer leurs propres droits.

La moto de Skanderbeg raconte le voyage de Giovanni sans une destination finale pour échapper à la glorieuse mémoire d'un père mort, dont l'invisible présence a ralenti le cours naturel de sa vie et a empêché la formation de sa propre identité, à la recherche de la liberté de vivre ailleurs une vie différente ; le roman raconte aussi le voyage des paysans qui, sans quitter Hora, dans l'après-guerre ont organisé des luttes, et, à travers l'occupation des terres, auraient voulu renverser le monde, renverser une situation d'oppression et d'exploitation, de disparité entre les propriétaires fonciers et les paysans qui n'avaient ni pain ni liberté ni droits.

1. L'histoire du peuple arbëreshë

Dans les romans d'Abate, Hora est la transposition de Carfizzi, le village natal arbëreshë de Carmine Abate, dans lequel l'auteur a situé les histoires de ces romans.

Hora cherche à se protéger du monde extérieur par une solidarité ethnique basée sur les valeurs de la *vatra*, le foyer, premier *locus* culturel autour duquel tourne la famille ; la *gjitonia*, le voisinage, premier milieu social en dehors de la maison comme continuité de la famille ainsi que premier accès à la communauté [1]. Le nom Hora, en plus d'être une métaphore du village arbëreshë entier, est hautement symbolique : il vient du grec *chora*, qui signifie *morceau de terre, village*, en grec moderne il a aussi le sens de *nation*. Dans la Grèce actuelle, de nombreux petits villages s'appellent encore *Chora*, cela prouve que les Albanais arrivés en Italie à la fin du XV^e siècle pour fuir l'avancée de l'Empire ottoman, venaient de zones grecques de la frontière, raison pour laquelle leur langue renfermait de nombreux termes grecs. Mais *Chora* est aussi un terme philosophique employé par Platon dans le *Timée* et il indique le réceptacle, la matrice dans laquelle sont possibles l'être et le devenir, le lieu de la transformation des quatre éléments. Il s'agit donc d'un *topos* symbolique, authentique carrefour de peuples ainsi que creuset culturel dans lequel sont conservées, transmises, réconfortées, les valeurs fondamentales d'une culture à forte conscience ethnique-linguistique.

Dans ses romans Carmine Abate introduit le lecteur dans un des caractéristiques petits villages calabrais arbëreshë, disséminés le long des côtes méridionales de la péninsule, lorsque les vagues migratoires menèrent le peuple albanais à s'enfuir devant l'envahisseur ottoman. L'histoire des premières migrations de colonies albanaises vers diverses zones du Royaume de Naples de l'époque (dont la Calabre et la Sicile faisaient partie) remonte au XV^e siècle, principalement pendant le règne d'Alphonse I^{er} d'Aragon. Les vagues migratoires d'Albanais en Italie sont au nombre de huit, auxquelles il faut ajouter les déplacements à l'intérieur du territoire de l'Italie du Sud et la dernière migration (la neuvième) de ces dernières années, toujours pas terminée. Les Albanais, constitués d'un nombre composite d'ethnies, n'ont pas toujours et aussitôt établi de domicile fixe, mais ils ont migrés à travers des aires contigües, de région en région, et cela explique la présence des Albanais dans beaucoup de centres puis leur disparition et leur réapparition dans d'autres lieux. L'histoire non linéaire des vagues migratoires et la multiplicité des établissements en Italie fournissent une justification à leur dissémination sur un vaste territoire qui, actuellement, couvre presque tout le Sud.

La première migration remonte aux années 1399-1409, quand la Calabre, avant l'avènement d'Alphonse d'Aragon, était déjà bouleversée par des révoltes fomentées par des feudataires contre le gouvernement d'Anjou, et les Albanais s'interposent pour fournir des prestations militaires à l'une ou à l'autre faction en lutte. La deuxième migration est attestée durant les années 1416-1442, quand Alphonse d'Aragon recourt aux services de Démétrios Reres, noble condottière albanais, qui amena un fort contingent d'hommes, et il obtint comme récompense la donation, en 1448, de plusieurs territoires en Calabre, et en Sicile pour ses enfants. La troisième migration remonte aux années 1461-1470, quand Georges Castriota Skanderbeg (prince de Krujia), envoya un corps d'expédition pour aider Ferrante d'Aragon qui, dans la lutte contre Jean d'Anjou (1461), mit en déroute les troupes partisans. Pour services rendus, on accorda aux soldats et à leurs familles de se fixer dans d'autres territoires, et dans les Pouilles. Dans les romans d'Abate, on retrouve souvent Georges Castriota Skanderbeg, le héros national du peuple albanais et arbëreshë, en tant que ciment culturel de la communauté et source inspiratrice de courage pour les générations de personnages jusqu'au XX^e siècle. Pendant la période 1470-1478 (quatrième migration), les relations entre le Royaume de Naples et les nobles albanais s'intensifièrent grâce au mariage entre Irène Castriota (petite-fille de Skanderbeg) et le prince Pierre Antoine Sanseverino de Bisignano, en Calabre en 1470, et à la chute de Krujia en 1478 sous la domination turque. Quand, dans les années 1533-1534 (cinquième migration), les Turcs conquièrent la forteresse de Corone, ville mixte greco-albanaise de la Morea, il y eut la dernière migration massive de l'Albanie vers l'Italie. D'autres migrations eurent lieu : en l'an 1664, quand la population de Maida della Morea, après une révolte féroce matée par les Turcs, émigra vers la ville italienne de Barile, déjà peuplée d'Albanais qui s'y étaient établis précédemment ; par la suite, en 1744, quand une population échappée de la Chimara et en provenance de Pikernion (Albanie Méridionale) fut accueillie, sous Charles III de Bourbon, à Villa

Badessa dans les Abruzzes, et encore en 1744, quand une population albanaise, guidée par Pangiota Cadamano, se réfugia à Brindisi di Montagna en Basilicate.

Les générations de personnages qui vivent dans le village de Hora sont les descendants des réfugiés du XV^e siècle, et bien qu'intégrées dans la réalité calabraise, elles n'ont pas renoncé aux rites et aux valeurs de leur propre tradition qui leur permettaient de garder une identité culturelle solidement ancrée à la langue du cœur, l'arbëreshë, parlée encore aujourd'hui.

2. Carmine Abate, l'écrivain de l'émigration

Un des thèmes dominant dans l'œuvre de Carmine Abate [2] est sans aucun doute l'émigration. Un thème vécu avec une adhésion si profonde que l'écrivain calabrais n'a pas hésité à le placer parmi les mobiles initiaux et générateurs de son écriture créatrice :

J'ai commencé à écrire de brefs récits et des poésies parce que j'ai éprouvé l'exigence de dénoncer l'injustice de la contrainte à émigrer et j'ai continué à écrire sur ce thème parce que j'ai éprouvé la nécessité d'interpréter le monde dont je suis le fils, de dire ce que les études sociologiques (et les politiques qui leur font écho) taisent, du fait de leur inclinaison à montrer ou à contredire des thèses, à privilégier les statistiques, les nombres. En somme, mon écriture se veut un antidote aux clichés qui courent autour de la planète émigration [3].

Derrière ces mots, il y a beaucoup de colère et une indéfectible conscience. La conscience de celui qui a donné de sa personne pour vérifier l'inadéquation, la vacuité et même la fausseté de nombreux discours sur l'émigration, et qui assume avec résolution la tâche de chercher de nouveaux chemins pour une plus juste et intelligente compréhension du phénomène.

L'émigration, avant de devenir un leitmotiv de l'œuvre d'Abate a été une expérience concrète et déterminante de sa vie :

Quand j'avais quatre ans, mon père partit pour la France avec un contrat de travail de mineur ; il rentra un an après pour repartir à destination de l'Allemagne, où il est resté vingt-cinq ans. Qui sait combien de fois je l'ai vu monter dans le train, pendant que les membres de ma famille répétaient comme une cantilène qu'il devait partir, qu'il était contraint de le faire, qu'il ne voulait pas mais qu'il le devait. Le train partait sans s'occuper de mes pathétiques tentatives pour l'arrêter [4].

Son père partit, et beaucoup de ses compatriotes partirent, des milliers d'Arbëreshë de toutes les communautés du Sud de l'Italie, des dizaines de milliers de Calabrais, entre la fin des années cinquante et pendant toutes les années soixante. Ils allèrent dans le Nord de l'Italie, en Allemagne surtout, mais aussi en Suisse, en Belgique, en Hollande. Pour sortir de la misère, pour se construire une maison décente, pour faire étudier leurs enfants, pour réaliser des rêves d'aisance sûre et retourner définitivement dans leurs propres terres. Et par contre, il est arrivé aux enfants aussi d'émigrer. Quelques-uns, parmi eux, étaient diplômés ou titulaires d'une *Laurea*, mais toujours sans un travail ou, de toute manière, subissant des conditions de dure précarité.

Carmine Abate a lui aussi connu le Départ. Avant, pendant les années de l'école secondaire, par la volonté "didactique" du père; ensuite, malgré la *Laurea cum laude*, par nécessité; enfin, par choix.

Je suis allé en Allemagne déjà à seize ans et je travaillais – tandis que j'étais un étudiant – comme saisonnier: à l'usine, dans les chantiers, par la volonté de mon père qui voulait que j'apprenne "comment on mange le pain". Une expérience très utile. Après la *Laurea*, je suis allé dans le Nord et, ensuite, encore en Allemagne où j'ai travaillé comme professeur suppléant à Hambourg et à Brême et, dans un deuxième temps, après être devenu professeur titulaire en Italie,

j'ai enseigné aux enfants des émigrés pendant presque sept ans à Cologne. J'ai l'émigration dans le sang et je l'ai vécue personnellement [5].

Quand Abate dit qu'il a l'émigration dans le sang, il se réfère non seulement à l'expérience familiale et personnelle, mais aussi à l'émigration historique de ces gens, les Arbëreshë, pris depuis des siècles dans le tourbillon d'une dramatique diaspora. À partir du moment où ils traversèrent la Mer Adriatique pour se soustraire à la domination turque (seconde moitié du XV^e siècle), jusqu'à la "grande émigration" entre le XIX^e et le XX^e siècle et au nouvel exode massif dans les années du soi-disant "boum économique". Ces deux immenses vagues migratoires ont provoqué leur dissémination et ont miné leur cohésion politique, avec des issues dont les effets négatifs se sont fait lourdement sentir par le passé et durent toujours.

3. La moto de Skanderbe : histoire de l'identité perdue

La moto de Skanderbeg se présente essentiellement sous les traits du roman de formation identitaire et sentimentale. L'action se déroule loin des côtes calabraises, en Europe du Nord, plus précisément à Cologne, où Giovanni Alessi, le personnage principal, a suivi Claudia (non seulement compatriote mais fiancée incertaine du jeune homme) devenue journaliste. Ce roman tente de proposer à nouveau les thèmes de l'exil et du déracinement, la blessure de la condition de l'exil se concentre dans la personne du jeune Giovanni Alessi, partagé entre l'amour pour sa fiancée et l'attachement viscéral à sa terre.

Le roman entier est un récit chaotique de ses mouvements amoureux, de ses hésitations, de ses conflits intérieurs, mais aussi de ses choix pour essayer de sortir de l'*impasse* identitaire qui le serre comme un étou. Le personnage de Giovanni renferme en lui toutes les douleurs et tous les doutes de cette fluctuation entre deux cultures, due à l'impossibilité de trouver une stabilité géographique.

Claudia avait raison : il fallait penser avant tout à soi-même, se « stabiliser » à l'intérieur. Mais j'étais confronté à un problème irrésolu, qui me détruisait totalement : où vivre ? Pas comment, pas même avec qui, puisque, où que je fusse, j'avais toujours la sensation que Claudia était à mes côtés. Où. Maudite syllabe, faite de deux voyelles, de deux âmes, comme moi : l'envie de m'installer dans un endroit, et l'envie de chercher un endroit introuvable. Ou mieux, je croyais l'avoir déniché le temps d'une journée, d'un mois ou d'une année, mais soudain une sorte de brouillard s'abattait sur moi en m'étouffant, en voilant chacun de mes gestes. « Où ? Où ? » me demandais-je sans me résigner. Il y avait bien Claudia, il y avait bien Hora avec ma mère, mes deux points d'ancrage, mais ils étaient inconciliables, comme les deux pôles de l'aimant que j'étais, moi qui m'agrippais à elles deux au fond de moi. Jamais je n'aurais pu vivre avec Claudia à Hora, car elle excluait catégoriquement cette éventualité, et, sans elle, je ne résistais pas à Hora plus de deux mois. Où ? J'entendais les grondements du volcan sur le point d'exploser [...] [6].

La construction identitaire de Giovanni s'effectue selon une double trajectoire qui se développe en parallèle: d'un côté, l'ensemble des éléments narratifs qui renvoient à une forme de mise à l'épreuve sentimentale, et de l'autre, une recherche existentielle par la récupération progressive de la mémoire du père. Le roman tourne autour de ces deux piliers thématiques. Comme dans un kaléidoscope, la structure romanesque propose une vision bariolée et fragmentée de Skanderbeg, le père de Giovanni, surnommé ainsi pour ses qualités de condottière dans la lutte pour l'occupation des terres au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. Le chœur des voix qui narrent, qui se succèdent et s'alternent au cours des chapitres, fait émerger de l'ensemble des images, le portrait de Skanderbeg père et fils, puisque Giovanni, à la mort du géniteur, héritera ce nom glorieux qui les pose tous les deux dans la descendance directe du héros national du XV^e siècle, Georges Castriota Skanderbeg.

La modalité du récit kaléidoscopique complète à chaque fois les points de vue et les récits – puisqu’à chaque focalisation intérieure correspond une narration – d’un camarade de jeunesse, de la mère du protagoniste, de l’oncle Mario émigré en Allemagne, d’un camarade de bataille de Skanderbeg dans l’épisode de l’occupation des terres, sans oublier le récit fait par Skanderbeg lui-même à l’occasion de l’aveu unique et inoubliable d’une passion amoureuse à laquelle il dut renoncer, sans oublier les interventions écrites de l’inquiétant et néanmoins fascinant Stefano Sartori, et les récits avec Giovanni narrateur et personnage. Le lecteur est alors invité à suivre ce chœur qui narre, ce tourbillon de voix grâce auxquelles se distinguent principalement les figures de Skanderbeg ancêtre, père et fils dans l’esprit d’une continuité héréditaire de valeurs morales et éthiques.

Si l’image de Skanderbeg disparaît du monde des mortels, son ombre règne encore dans le cœur et dans l’esprit de sa famille, comme parmi les membres de toute la communauté de Hora. Cette suite mémorielle est réalisée par la mère de Giovanni, qui réactive pour elle mais aussi dans les moments de grande tendresse et de communion totale avec son fils Giovanni, les souvenirs de Skanderbeg.

Exactement comme les entreprises et l’héroïsme du Skanderbeg de la Grande Époque furent transmis de génération en génération, et contribuèrent à faire du courageux combattant un mythe, le personnage du père de Giovanni fait l’objet d’une semblable mythification à travers la narration continuelle de ses hauts faits, dans une dimension de l’oralité qui transforme les actes et les idéaux en matériau de récits qui le font accéder au Panthéon des Intrépides. On remarquera un parallélisme constant entre les actions de Skanderbeg père et celles de Giovanni : de même que son père avait participé aux luttes pour l’occupation des terres, Giovanni apporte sa contribution aux luttes des étudiants communistes mais sans grande ardeur et, en tout cas, à la manière d’un autre étudiant agitateur. Giovanni n’a pas le charisme de son père, puisqu’il vit perpétuellement dans l’ombre de ce dernier, emprisonné par ce mythe vivant qui sème en lui malaise et faible confiance en soi [7].

« Si l’on te dit de rester, pars. Si l’on te dit de partir, reste. » [...]

« Car vois-tu mon fils, ces gens-là ne veulent pas ton bien, même s’ils te couvrent d’éloges et te disent reste car on a besoin de personnes intelligentes comme toi, même s’ils te disent pars car ta fortune est ailleurs, dans le grand monde et non dans ce trou du cul plein de salauds. Fais le contraire de ce qu’ils te disent. Ils ne pensent qu’à eux ; nous, nous devons penser à nous. »

Il était mort quelques jours plus tard, et sa phrase aussi. Bien des années après, alors que tous les villageois savaient que j’avais renoncé à la maîtrise, que je voulais partir, même si j’ignorais où, [...] “ces gens-là” me convoquèrent aux bureaux. Un poste à durée déterminée, un an pour le moment, était disponible dans les bureaux de la zone de montagne. Un poste à appel nominal. Donc, à bon entendeur... comment, je ne comprenais pas ? Il y avait de bonnes chances qu’on fasse appel à moi. Ou plutôt de très bonnes chances. Pratiquement certaines. [...] « Ne pars pas, reste. Tu es un garçon intelligent, les gens d’ici ont besoin de personnes intelligentes, notre terre a besoin de bons cerveaux, de bonnes mains, notre terre est plus belle que tant d’autres, que trouveras-tu de plus ailleurs ? Les gens d’ici sont honnêtes... »

J’ai oublié leur intonation et leurs yeux. En revanche, je me souviens que je parlai avec la voix sévère de mon père, son regard brûlant, et que je dis à ces gens, incrédules : « Non, je pars ». Je sentis la main calleuse de mon père me caresser les cheveux et j’imaginai ses yeux noirs remplis de fierté [8].

Le jeune homme ballotté par la vie, éprouvé par ses constantes hésitations, ne réussit pas à se libérer de ce passé mythique qui bat en lui, ce qui explique en partie la fragilité de sa relation de ménage comme sa difficulté à parvenir à une stabilité identitaire. La mémoire de Scanderberg, réactivée par la voix de sa mère, ancrée dans son âme au point de conditionner chaque attitude, est vive en lui et toutefois l’empêche de se réaliser. Giovanni a beaucoup de mal à s’éloigner de sa terre

: dès qu'il quitte le microcosme rassurant et familial de Hora, ses pensées le reportent inexorablement vers le lieu d'origine.

Le double parcours qui mène Giovanni à l'accomplissement de sa formation identitaire est déclenché par deux personnages : Stefano Santori et la jeune Claudia, tous deux symboles d'une modalité de rapport au passé mythique de Hora qui s'oppose à l'attitude de Giovanni. Dans le cas de la jeune femme, il s'agit d'un refus catégorique, définitif, de la culture et de la vie de Hora.

« Arrête, arrête, s'il te plaît ! J'en ai marre de te voir nager dans cette mer d'histoires moisis. Tu as la tête tournée du mauvais côté. Il faut que tu effaces ce passé catarrheux qui t'étouffe, il faut que tu fasses table rase une fois pour toutes, comme moi, hop, hop, tout a été effacé. Et maintenant, je peux dessiner mon avenir sur ce tableau propre », a-t-elle conclu, sans m'expliquer exactement ce qu'elle avait effacé, ni ce qu'elle dessinait. [...]

Je ne trouve rien à effacer, je me parle longuement, la nuit comme le jour, je regarde au fond de moi-même, [...].

J'ai découvert au fond de moi un enchevêtrement de souvenirs pénibles et agréables, dont l'un brûle comme un cierge, un de ces cierges longs et fins comme des lames que ma mère allumait à l'église tous les dimanches pour l'âme de Skanderbeg, oui Skanderbeg, mon cierge brûlant, qui errait maintenant dans les cieux, béni, et qui nous protégeait de là-haut, qui nous protégeait, il le devait, il le pouvait de là-haut, lui qui ne tenait pas en place et qui voyait tout. Est-ce là tout mon passé ? Les seules histoires à raconter ? Non, le passé a construit son nid dans nos cellules, dans notre sang, dans nos pores, à l'intérieur de nos yeux, on ne le voit pas mais il est bien là, il suffit d'un battement de cils pour le propulser dans le présent. Claudia, on n'efface pas le passé comme ça. Toi, tu as balayé un peu de poussière, c'est tout, mais pas le passé [9].

Claudia est fille d'un Arbëreshë et d'une allemande, et elle porte les signes d'une hybridation culturelle et linguistique acceptée dans toute sa plénitude, du moment qu'elle peut mener une vie apatride à travers l'Europe. Dans son esprit, Hora est associée à l'étroitesse, à l'isolement intellectuel, à l'étouffement des traditions, à l'absence du savoir vivre.

La construction de son rapport amoureux, affaibli par l'attachement viscéral de Giovanni à sa terre, peut se réaliser seulement dans l'éloignement et dans la séparation de l'être aimé afin de poursuivre son destin de femme forte et indépendante. Quant à Stefano Santori, ce n'est pas un hasard si l'auteur le cite par antonomase à travers l'expression *le garçon aux yeux d'aimant* : sa fonction narrative consiste précisément à obliger Giovanni à se retourner sur les traces du passé, en le harponnant du regard pour le contraindre malgré lui à réaliser une plongée régénératrice constitutive de sa recherche identitaire. Stefano Santori a un parcours d'exilé : il a quitté Hora pour la Toscane, où sa famille s'est établie, il a fait des études, il s'est construit une vie loin du microcosme. Devenu historien, à l'âge adulte, il se retourne à son tour sur son propre passé, non pas avec l'attitude de l'ami d'enfance, mais pour en faire un objet d'étude et métaboliser ainsi son patrimoine mythique transformé en culture, objet d'une distanciation salvatrice. Le roman poursuit entre ces deux réalités, entre épopée et contemporanéité, destin et contingence. Le destin semble imminent et il n'est en rien exorcisé par la modernité personnifiée par Stefano qui, avec son apparente qualité magique démontrée depuis l'enfance et la prédiction d'une mort prématurée de Giovanni, semble représenter une menace. C'est exactement comme le destin du *poème épique* qui reste là à scander la nécessité de la vie malgré la tentative de la volonté de liberté de l'homme. À Cologne, Giovanni refuse de rencontrer à nouveau Stefano, même si Stefano est en train de vivre la modernité avec une plus grande conscience parce qu'il a fait devenir ces mythes une histoire et une tradition, et il les a réélaborés. Giovanni n'a pas encore pris ses distances avec les mythes : il craint de revoir Stefano presque comme une menace vivante de son propre retour. Il semble que nous soyons en présence d'un conflit entre, d'une part, celui qui a réélaboré le mythe, qui l'a rationalisé et a abouti à plus de sûreté et de maîtrise, et d'autre part, celui qui est encore plongé dans cette vision, qui en est subjugué et qui justement pour cette raison vit dans une dimension de scission, de

conflit intérieur. Les deux amis, au fond, représentent la modernité et la contemporanéité. La première, rationnelle, équilibrée et consciente, la seconde, immergée au cœur des mythes et pour cela en conflit éternel.

L'histoire de Hora est au centre de mes intérêts, de mes recherches. J'ai commencé par notre époque et, en remontant le temps, je suis arrivé à la période de l'occupation des terres, mais j'ai l'intention de continuer jusqu'à la fondation du village par des réfugiés et des soldats albanais, et plus loin encore, jusqu'à l'époque où nos ancêtres vivaient en Arbëria. C'est un voyage qui me fascine et me passionne car tu rencontres en chemin (cela s'est déjà produit) des histoires, des regards, des mots qui te permettent de mieux comprendre qui tu es [10].

Si les réflexions de Stefano Santori sont une clé de lecture proposée par l'auteur pour aborder avec l'attitude la plus indiquée le chapitre de la construction identitaire d'un individu, au contraire Giovanni ne parvient pas à métaboliser le passé. Son errance est beaucoup plus flagrante parce qu'elle se détache sur une toile de fond professionnelle qui le met en relation justement avec des émigrants italiens. Pendant son séjour à Cologne et grâce à l'intervention de Claudia en sa faveur, il travaille pour une radio locale, *Radio Italia*, qui propose des émissions qui concernent la culture et la condition des Italiens en Allemagne.

Le roman entier devient le point de rencontre entre l'histoire individuelle et collective et il fait osciller les personnages de la dimension historique à la dimension mythique. Comme le père de Giovanni est entré dans le Panthéon des Intrépides, Giovanni est appelé à suivre le destin des Skanderbeg, du moment que ses hauts faits s'inscrivent dans le prolongement de ceux de son père par des épisodes semblables ou du moins parallèles : pour les hauts faits de Skanderbeg père, on peut rappeler les épisodes *guerriers* de l'occupation des terres, *sentimentaux* avec le récit d'une passion amoureuse pour une jeune actrice de passage, et des traits psychologiques liés à l'agitation, l'errance sur sa moto. Skanderbeg fils connaît des étapes parallèles avec la participation au mouvement des étudiants, l'épisode de la parenthèse sentimentale avec Claudia et l'idylle avec Yvonne, le refus trois fois [11] de suite de s'ancrer de façon durable dans un lieu. L'effet cyclique ajouté à la modalité du récit (les hauts faits de Giovanni sont racontés par un chœur de voix qui rapportent les faits avec une distance qui les investit d'une aura sacrée) le projettent à son tour dans une dimension mythique. Sa disparition énigmatique à la fin du roman assume une valence symbolique : la seule possibilité de salut pour le très jeune Skanderbeg consiste en la fuite, sur les traces du père, sur sa moto le conduisant vers une destination inconnue, après avoir trouvé, à la fin de sa quête, l'identification avec son père, mais surtout son identité :

Dès l'enfance, j'avais cherché le visage de mon père parmi les hommes de son âge, j'avais cherché en vain, personne ne lui ressemblait, personne ne possédait ses yeux. Puis les hommes de son âge avaient vieilli, mais je continuais de le chercher dans la foule, dans tous les lieux où je me rendais. [...]

Ce jour-là, j'ai renoncé à chercher. Puis, je l'ai vu soudain dans le miroir de mon appartement, à Cologne ; j'étais son portrait craché, comme on dit chez moi, les mêmes yeux, les mêmes cheveux, la même fossette profonde dans le menton. J'étais lui, il était moi, extérieurement toutefois [12].

On comprend l'importance des réflexions d'Yvonne, – « L'homme qui apprécie la douceur de son lieu de naissance est encore un tendre débutant ; celui aux yeux de qui toute terre ressemble à sa terre natale est déjà plus fort ; mais parfait est l'homme pour qui le monde entier est un pays étranger. » Hugues de Saint-Victor, XII^e siècle [13] – qui servent de fil conducteur à l'ébauche poétique du roman : la fuite devient un acte de courage, un mouvement vers son propre destin, elle est perçue comme une libération de tout lien, et elle sert de base à une ouverture culturelle et mentale, condition indispensable pour une construction identitaire :

Il y avait un grand vide au milieu de la pièce, ma mère s'était envolée. En moi, le vide augmentait. Il fallait le remplir au plus vite car je risquais de me dissoudre dans l'air, moi aussi. J'ai pris ma décision en un instant, au centre de la pièce [14].

Oui, il a disparu définitivement le soir de l'enterrement. [...] Pas une carte postale, pas un coup de téléphone, pas un télégramme d'Italie ou de l'étranger avertissant qu'on a retrouvé son cadavre.

Il n'a salué personne. [...] Il est passé au milieu de nous, les yeux las et rougis, il est allé tout droit au garage. La moto Guzzi Dondolino est partie du premier coup. Nous avons entendu un broum prolongé, une sorte de bâillement, comme un réveil matinal très heureux. Tandis qu'il parcourait les premiers mètres, nous avons eu peur qu'il tombe, car il avait du mal à garder son équilibre. Mais il a accéléré, bondissant avec assurance vers l'avant. Puis nous l'avons vu s'évanouir derrière le virage, suivi par l'ombre longue de la moto de Skanderbeg [15].

4. La moto de Skanderbeg : histoire des luttes paysannes

Dans le roman *La moto de Skanderbeg*, Skanderbeg, pour avoir participé activement aux mouvements de luttes pour l'occupation des terres dans l'immédiat après-guerre, reste la référence principale en matière d'exil, parce que lui-même partira, comme le fera aussi sa progéniture et parce que l'échec de son action politique, mue par un besoin vital de survivance et alimentée par des idéaux qui finissent pour devenir les traits psychologiques les plus pertinents du personnage, sera l'élément qui déchaînera les vagues d'émigration massives qui videront la Calabre de ses forces vives. On peut remarquer, dans l'économie de l'œuvre – qui n'a rien du roman historique – que le chapitre de l'occupation des terres n'est pas évoqué dans sa dimension sociale ou par une reconstruction historique détaillée, mais qu'il sert de catalyseur aux élans révolutionnaires et à l'ardeur pugnace de Skanderbeg père.

Autrefois il croyait aux miracles: il suffisait d'occuper les terres des grands propriétaires pour faire la révolution du monde, le renverser, disait-il, nous dessus et eux dessous, dans les enfers, comme ça ils purgent à la chaleur des flammes leurs âmes noires, leurs péchés, leurs abus, les injustices. [...] on pouvait le voir en bas, au carrefour poussiéreux, sous la pluie ou sous le soleil, immobile, le regard fixé sur le virage lointain, d'où risquaient de surgir les carabinieri ou la police, il sauterait alors sur sa moto et, hop, il filerait sur les chemins caillouteux aussi vite que possible pour avertir les paysans qui travaillaient les terres incultes des grands propriétaires; on pouvait le voir à trente ou quarante kilomètres du village, piocher ou semer avec des gens qu'il appelait camarades et qui l'appelaient Skanderbeg en moto. C'était son surnom, Skanderbeg, parce qu'il ne permettait pas aux mouches de lui voler sur le nez, parce qu'il détestait les injustices et les tyrans, parce qu'il ne reculait jamais quand il fallait jouer des poings, au contraire. Il était fier de ce surnom car à l'époque nous connaissions tous l'homme de valeur qu'avait été le vrai Skanderbeg, celui des *Moti i Madh*, de la Grande Époque [...] [16].

Si Skanderbeg a hérité de son ancêtre les qualités qui appartenaient au condottière et défenseur des faibles, cette figure reste néanmoins un symbole fort lié à l'exil et à la lutte pour le droit au travail. Pouvoir cultiver les terres natales aurait eu une implication évidente : empêcher purement et simplement les vagues migratoires qui ont transformé la Calabre en terres exsangues. Toutefois, à l'idéalisme pur de Skanderbeg père s'oppose la réalité des faits : une révolution manquée, un partage des terres resté inchangé, une amertume liée à la sensation d'avoir été trompé par une Histoire favorable aux seuls puissants et observée du point de vue des perdants.

Le fait est que Skanderbeg se sentait trahi par la réforme agraire, dupé par ceux qui lui avaient fait l'aumône, un lopin de broussailles et de rochers que même les chiens n'auraient pas apprécié pour faire leurs besoins [...] [17].

Je voulais te dire, et j'espère que tu ne te vexeras pas après tout ce que je t'ai raconté, que Skanderbeg était un naïf, et peut-être pas si intelligent que ça, vu qu'il s'est laissé embobiner par des plus malins que lui, aussi bien pendant l'occupation des terres qu'après. Lui, c'était le meneur, l'honnêteté, la générosité, un homme qui se tuait pour ses idées d'égalité. Et au-dessus, y avait les astucieux, les rusés à l'école, les araignées qui tissaient leur toile, et les hommes comme ton père s'y empêtraient, avec leur honnêteté. Tu as beau lui dire: «Regarde comment nos batailles se sont terminées, un avorton de réforme agraire, voilà ce qu'ils ont fait, et ils t'ont donné le lopin de terre le plus misérable du monde, tu ne peux y planter que des clous, et il y poussera peut-être du fer.» Et lui, il chantait victoire: «Il faut continuer les luttes, renverser le monde.» C'était son expression préférée: renverser le monde [18].

Dans son roman, Abate reprend un des épisodes les plus tristement célèbres de l'histoire du Sud : le massacre de Melissa, duquel il se sert comme toile de fond pour ancrer ses personnages fictifs dans des idéaux nobles, mais aussi pour remonter, par l'artifice de l'invention romanesque, jusqu'à la réalité historique revisitée pour l'occasion, et donc faite sienne grâce à cette incursion dans le passé événementiel. L'auteur constate et reformule l'extrême solidarité entre les Arbëreshe et les autres Calabrais confrontés aux mêmes difficultés historiques, et il avoue :

Je l'ai compris exactement au moment où j'écrivais *La moto de Skanderbeg*, et c'est le cas curieux d'une intuition historique née de la littérature : l'occupation des terres, qui voyaient côte à côte tous les paysans d'une zone, ceux des villages arbëreshë et les autres, parce que les ennemis étaient communs, les ennemis étaient les mêmes latifundistes. À ce moment-là, les villages arbëreshë se sont ouverts aux autres villages de la circonscription, ils ont compris qu'ils étaient logés à la même enseigne qui plus tard les a faits émigrer tous ensemble dans le Nord de l'Europe. Quoi qu'il en soit, l'occupation des terres est une grande page de l'histoire du Sud, tragique mais aussi épique, et les Arbëreshë sont entrés de plein droit dans cette page d'histoire [19].

Pour comprendre pleinement les événements tragiques dans lesquels est impliqué le fougueux Skanderbeg, il faut revivre brièvement les développements du massacre de Melissa qu'Abate cite dans son roman. Les paysans de Melissa furent impliqués dans le mouvement de lutte pour l'occupation des terres incultes dès les premiers soulèvements de 1944-45, une période de deux ans qui vit la reconstruction du Parti Socialiste Italien, la fondation du Parti Communiste Italien et la courte apparition du Parti d'Action. À cette période, la vie publique était menacée par des manifestations et des grèves pour l'obtention de revendications de première nécessité (la construction de routes, la fourniture de l'eau) : dans le cadre du travail prévalait surtout la revendication des terres domaniales et incultes [20].

Il l'appelait le jour de la Saint-Barthélemy, Skanderbeg, ton père, mais c'était le 29 octobre, comment oublier ce jour maudit ? Le ciel était chargé de gros nuages noirs, comme en deuil, au bord des larmes. [...]

Il vit un tas de camionnettes de la police garées devant l'entreprise de Berlingieri et il comprit immédiatement. [...] Ils les encerclèrent en pointant leurs fusils-mitrailleurs à hauteur d'homme. [...]

Il y avait là l'adjudant Prezzo, que tout le monde connaissait, même Skanderbeg. C'est lui qui prit la parole, et non le chef de la police, pourtant présent, c'est lui qui dit en brandissant le revolver, lui qui avait si souvent menacé les occupants de la région au nord de Crotona : « Je déclencherai la nuit de la Sainte-Barthélemy, et vous regretterez d'avoir été aussi têtus. » Il prononça des mots qu'il avait appris par cœur pour provoquer un massacre à Melissa, pour donner une leçon à tous les paysans de cette terre infâme, qui usurpaient la terre des autres, d'après lui, qui occupaient les domaines des propriétaires légitimes, et ça, la loi ne l'admet pas. [...] « Nous voulons du pain et du travail ! ». [...] Les cris retentissaient dans la vallée, «Du pain, du travail, du pain, du travail !»

puis un coup de revolver, tiré par l'adjudant -chef, qu'on entendit jusque dans les campagnes de Hora, fit taire tous les présents, les oiseaux, les ânes. Quelques secondes, le temps que l'écho incrédule remonte du ravin, voilà ce que dura ce silence absolu, comme la fin du monde. Ensuite, ce fut l'enfer. Rafales de fusil-mitrailleur, coup de revolver, grenades, claquements secs des matraques sur les têtes, aux genoux, sur le dos. Les paysans ne savaient pas de quel côté s'enfuir ; s'ils fuyaient, ils étaient encerclés, les diables tiraient d'en haut, ils tiraient sur les adolescents, les femmes, les hommes, les ânes. De la fumée. La fumée de l'enfer. Et à l'intérieur, des gens innocents. Ils labouraient une terre inculte, c'était totalement légal, la loi d'un ministre communiste du nom Gullo le leur permettait, ils avaient fondé une coopérative comme à Hora, totalement légale, ils n'étaient coupables de rien, [...].

Quand la pluie emporta la fumée, les diables ne pensèrent pas aux blessés, ils ne pensèrent pas aux morts, ils arrêtèrent une quinzaine de paysans et les conduisirent à pied le long du torrent, menottés comme des voleurs, jusqu'à la route principal. [...]

Il pleura Skanderbeg, sans larmes, la tête sur mes genoux, [...].

« Je n'aurai pas de répit, dit-il avant de partir, tant que je n'aurai pas vu le monde renversé » [21].

La gravité du massacre de Melissa marque la faillite d'une jacquerie calabraise rapidement réprimée par les forces de l'ordre à laquelle Abate fait participer Skanderbeg : la scène repasse les moments les plus douloureux de l'événement, de la vaine tentative de Skanderbeg pour prévenir les paysans et les inciter à se mettre à l'abri, jusqu'au secours portés personnellement pour évacuer les blessés sur sa motocyclette jusqu'à l'hôpital de Crotona. L'épisode sert de détecteur psychologique pour la construction du personnage : désormais transformé de l'intérieur, il restera aux yeux de tout le monde le rebelle idéaliste, le condottiere courageux, le fol aventurier, en deux mots : Skanderbeg l'indompté. Sa mort survient à l'occasion d'un pari stupide pour lequel il n'hésite pas un seul instant à mettre sa vie en jeu. Don Fidele Morello, riche propriétaire de Hora, avait eu l'idée d'acheter une paire de jumelles à Crotona. Fier de son achat, il le montrait et le faisait essayer aux habitants du village, stupéfaits devant l'instrument, jusqu'au moment où Skanderbeg décida de s'en emparer pour l'essayer à son tour, il le braqua sur les rochers de la Krisma, il aperçut sur les pentes inaccessibles des nids d'oiseaux avec leurs petits, protégés dans les renforcements de l'arête rocheuse et lisse, et devant la foule étonnée, il fit le pari de ramener une besace d'oisillons encore vivants dans les deux heures. Le pari, de jeu se transforme rapidement en tragédie, et on reste surpris qu'un personnage duquel l'auteur s'était empressé d'illustrer la noblesse et la magnanimité, puisse périr dans des circonstances si absurdes. En réalité, Abate nous offre une autre clé d'interprétation dans une scène successive à l'épisode de la mort, avec un des récits que la mère de Giovanni faisait à son fils pour ressusciter au son de sa voix la mémoire de l'être aimé :

Ne me demande pas pourquoi, mon fils, je ne le sais même pas, il ne le savait même pas, lui non plus. Le fait est qu'il aimait défier son étoile sombre. Et puis, quand il voyait ce don Fidele Morello, il fallait qu'il le provoque, c'était plus fort que lui, il ne voulait pas accepter que le monde tourne encore de la même façon, car il tournait du côté de don Fidele Morello, comme du temps de son père [22].

Le pari apparemment banal s'éclaire d'une autre lumière à travers le récit de la jeune veuve : la réforme agraire manquée se poursuit à travers ce qui dépend d'une dernière et folle revanche qui n'est plus sociale mais individuelle, la dernière main d'une partie que Skanderbeg considérait encore inachevée, sa dernière bravade pour essayer de renverser le monde.

Bibliography

[1] BOVO ROMOEUF M., *L'epopea di Hora. La scrittura migrante di Carmine Abate*, Firenze, Franco Cesati Editore, 2008, pp. 19-20, 127 p.

[2] Carmine Abate est né à Carfizzi (Crotone) le 24 octobre 1954. Il a fait ses études en Italie et il a obtenu la *Laurea* à l'Université de Bari, et il a émigré dans sa jeunesse à Hambourg, où sa famille travaillait, et ensuite dans différentes villes du nord de l'Italie et de l'Allemagne. Actuellement il vit en Trentin, où il enseigne.

Son premier livre de poèmes remonte à 1977: *Nel labirinto della vita*. Il a débuté comme narrateur en 1984 en Allemagne par le recueil de récits *Den Koffer und weg!* (édition italienne élargie, *Il muro dei muri*, 1993, 2006). La même année, il publie *Die Germanesi*, une recherche empirique socio-anthropologique sur l'émigration menée avec Meike Behrmann (édition italienne, *I Germanesi*, 1986, 2006). Il dirige la collection "Bibliothèque Émigration" pour laquelle il a préparé l'édition de *In questa terra altrove* (1987), une anthologie de textes littéraires d'émigrés italiens. Il a ensuite publié un recueil de récits *Il muro dei muri* (1993, 2006) et, en 1991, est paru son premier roman *Il ballo tondo* (1991, 2000, 2005). En 1996, il publie un recueil de poèmes *Terre di andata*. En 1999, paraît le roman *La moto di Skanderbeg* (1999, 2001, 2008). En 2002, sort le roman *Tra due mari* (2002, 2005), lauréat de nombreux prix prestigieux. En 2004, paraît le roman *La festa del ritorno*, lauréat du Prix Naples, Prix Sélection Campiello et Prix Corrado Alvaro et dont les droits cinématographiques ont été achetés. En 2006, il publie le roman *Il mosaico del tempo grande* (2006, 2007). En 2008, il écrit le roman *Gli anni veloci*, lauréat du Prix Tropea. Sa dernière création est le recueil de nouvelles *Vivere per addizione e altri viaggi* (2010).

[3] *Il Mattino*, 1 mai 1991 (C'est nous qui traduisons).

[4] ABATE C., *Sul vizio di scrivere e sulla materia del mio narrare*, in AA.VV., *Gli spazi della diversità*, Roma, Bulzoni, 1993, pag. 669 (nous traduisons).

[5] GRANDESSO E., *Mille storie in valigia. Intervista à Carmine Abate*, in *Messaggero di Sant'Antonio*, 2003, n° 6, édition italienne pour l'étranger (nous traduisons).

[6] ABATE C., *La moto de Skanderbeg*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, pp. 191-192, 235 p.

[7] [BOVO ROMOEUF M., *Op. cit.*, 39-46].

[8] [ABATE C., *La moto de Skanderbeg, Op. Cit.*, 74-75].

[9] [*Ibidem.*, 76-77].

[10] [*Ibidem.*, 104].

[11] Giovanni refuse par trois fois cet ancrage dans la société : dans un premier temps, il refuse la place tranquille dans l'administration qui lui proposent les autorités locales de Hora pour essayer de le retenir au village, il refuse de suivre Claudia à Milan où l'attend le travail de journaliste de la télévision, enfin il décline l'offre que lui fait le directeur du journal de remplacer au pied levé Claudia comme journaliste titulaire.

[12] [*ibidem*, 210-211].

[13] [*ibidem*, 149].

[14] [*ibidem*, 230].

[15] [*ibidem*, 234-235].

[16] [*ibidem*, 22-23].

[17] [*ibidem*, 139].

[18] [*ibidem*, 99].

[19] ABATE C. in ANTOLINI ROBERTO, *Fra arbëreshë, albanesi e intervista. Intervista sulla minoranza albanese in Italia con lo scrittore Carmine Abate*.

www.fazieditore.it/autori/abate/intervista.html (nous traduisons)

[20] « En 1946 seulement 18% des terres était tenu par une myriade de petits propriétaires (plus de 500) qui disposaient de surfaces allant jusqu'à 5 hectares ; 6% des terres se répartissait entre une cinquantaine de fermes de 5 à 10 hectares ; 10%, une trentaine de fermes de 10 à 15 hectares, et 14% moins de quinze fermes de 50 à 100 hectares. Mais 52% des terres était entre les mains de seulement 4 propriétaires avec des fermes de plus de 100 hectares, parmi lesquelles primait le fief du baron Berlingieri, avec 1.725 hectares. Les journaliers travaillaient 80 à 100 journées par an. » (...)

La population paysanne vivait dans des conditions de grande indigence. Les savants ajoutent: «l'alimentation de la population de Melissa était composée d'un potage de fèves, de pain, de haricots, de viande uniquement aux fêtes de Noël et de Pâques. À Melissa une première occupation des terres a eu lieu en 1946 sous l'égide de l'Association des Combattants et elle se développa sur le fief *Culonuda* dans la campagne de Torre Melissa. La pauvreté de la population paysanne n'en fut pas fondamentalement soulagée. On s'intéressa par conséquent à Fragalà, un fief situé à 11 km de Melissa et resté en jachère depuis 14 ans. Le 29 octobre, dans le cadre d'un mouvement qui concerna toute la Calabre, on avança sur ce fief parce que les paysans n'acceptaient plus de vendre leurs filles, de les exposer au mariage par procuration, d'obliger leurs fils à une fatigue ingrate et à l'usure de la campagne, d'ensevelir leurs femmes sous le fardeau des rides et de la vieillesse, de baiser la main du patron qui les exploitait, de porter à Noël et à Pâques aux fermiers du fief, des dons en nature et des primeurs de leurs champs. Avec ce sentiment vivant de révolte, les paysans allèrent vers Fragalà comme à une fête de la terre qui, retirée dans un couvent et ensevelie dans l'idée fixe et végétative du fief, peut à nouveau et sans tarder, sous les bêches des paysans, grandes et noires, produire, donner du blé, de la farine et du pain au peuple. Le matin du 29 octobre du 1949, le village se dépeupla; restèrent les plus vieux. Les autres allèrent tous à Fragalà : les hommes, les femmes, les enfants avec les pioches et les bidents, à pied et à dos d'âne. De l'occupation de Fragalà, des moyens de la lutte, des mots d'ordre à lancer, des comportements à tenir en présence de la police, on avait discuté et débattu longuement les soirs précédents le 29 octobre 1949 au siège de la Federterra. On recommandait à tous d'accueillir la police au cri de : "Vive la police de l'Italie républicaine" et encore: "Nous voulons du pain et du travail". Dans la même matinée du 29 octobre, Enrico Musacchio, le secrétaire de la section locale du Parti Communiste Italien, Giuseppe Squillace, le maire socialiste de la commune, et Santo Leonetti, le secrétaire des Federterre, furent convoqués à la caserne et retenus de très longues heures par le commissaire de police, Monsieur Rossi. Il invita les paysans à se retirer de Fragalà et il les menaça disant qu'ils porteraient l'entière responsabilité de tout ce qui pouvait se passer, si l'occupation était maintenue. L'administration municipale de Melissa répondit que, dans l'immédiat, il fallait laisser les paysans tranquilles sur le fief occupé, et qu'au contraire, une intervention provoquerait certainement d'importantes réactions parmi les masses paysannes, et que le soir, quand les paysans rentreraient de Fragalà, la discussion reprendrait dans la tranquillité. Vers quatorze heures, la conversation animée fut interrompue par la terrible nouvelle, portée jusqu'à la caserne des carabinieri par Vincenzo Padullo : les agents de la "celere" avaient tiré, des paysans étaient tombés, on ne sait pas combien. La nouvelle se propagea dramatiquement dans le village : le massacre, qui s'annonçait grand, avait été préparé dans la peur de la révolution communiste, il était le fruit de la haine des grands propriétaires, de l'État Armé contre les populations paysannes du Sud et de la Calabre. Dans les jours précédant le 29 octobre, du Ministère de l'Intérieur étaient arrivés des ordres précis : il fallait réprimer le mouvement en particulier là où il se montrerait le plus actif. Depuis le 28 octobre, les agents de la "celere", aux ordres du lieutenant Luciani, prenaient des attitudes provocatrices envers la population: ils l'insultèrent, ils la raillèrent. Le siège de la Federterra fut mis à sac. On fouilla les sections des partis populaires. On rendit la vie impossible aux gens, et dès les premières ombres du soir, ils restèrent tous enfermés chez eux. Pour leur part, les barons et les serviteurs des barons motivèrent les agents de la "celere", ils dépeignirent le caractère des gens du lieu sous ses couleurs les plus sombres, ils demandèrent à être sauvés des "rouges". Le matin du 29 octobre, des caves de Cirò et des immeubles du marquis Berlingieri, les agents de la "celere" montèrent à Fragalà, après avoir quitté les véhicules automobiles dans les faubourgs de Melissa. "Ils nous prévinrent de l'arrivée de la police" – témoigne Vincenzo Padullo – à peine une demi-heure après qu'elle ait quitté le village. "Après une brève consultation, nous décidâmes de continuer le travail : il ne vint à l'esprit d'aucun d'entre nous de préparer une ligne de défense parce que nous étions sûrs que les policiers ne nous attaqueraient pas. Si nous avions voulu nous opposer par la force, nous aurions très bien pu le faire : les agents de la "celere", pour arriver à Fragalà, devaient longer, comme ils l'ont fait, un torrent et traverser des gorges très étroites bordées

de rochers à pic, de ces rochers nous aurions pu opposer une résistance rien qu'en jetant des pierres." Les femmes, les hommes, les enfants répondirent ensemble à l'ordre de quitter la terre : "Vive la police! Nous voulons du pain et du travail!". En réponse ils reçurent des bombes lacrymogènes, ensuite les journaliers furent chargés. On se sauva. Les policiers tirèrent : en onze minutes, plus de trois cents coups de mitraillette furent tirés.

Francesco Nigro, 29 ans, tomba le premier, suivi de Giovanni Zito, 15 ans. Angelina Mauro fut mortellement blessée. Avec elle, s'ouvre le chapitre de l'émancipation de la femme dans le Sud. Elle mourra quelques jours après à l'hôpital de Crotona. La nouvelle du massacre se diffusa rapidement dans toute l'Italie, la CGIL déclencha la grève générale. «L'Avanti!» et «L'Unità» furent les premiers à donner la nouvelle du massacre et les noms des responsables. La presse internationale aussi relayait l'événement. «Le Monde» écrivait : « Ce n'est pas le seul point noir à l'horizon. Il faut tenir compte aussi de l'agitation sociale, qui depuis quelque temps semble en recrudescence sur l'autre versant des Alpes. Si elle obéit surtout à des revendications salariales, elle n'est pas moins exploitée par l'extrême gauche à des fins exclusivement politiques. À ce sujet on ne peut pas s'empêcher de remarquer que la grève fixée par la soi-disant C.G.T. italienne pour protester contre des incidents sanglants qui se sont produits en Calabre éclate juste au moment où se vérifie la crise ministérielle, peut-être non pas pour une simple coïncidence.» En date du 3 novembre 1949, «Le Monde» écrivait encore : « La C.G.T. a fixé pour aujourd'hui une grève générale de dix heures, de quatorze heures à minuit, en signe de protestation, contre l'engagement qui hier en Calabre a opposé des ouvriers agricoles qui avaient occupé des terres aux forces de l'ordre qui essayaient de les faire déloger. Les incidents ont causé deux morts et treize blessés dont quatre seraient très graves. D'après l'agence ANSA, les ouvriers agricoles auraient répondu aux intimidations de la Police par de jets de grenades à main et des coups d'arme à feu, et les policiers n'auraient rien fait d'autre que répliquer. La version du journal romain procommuniste «Il Paese» est différente, et c'est celle-ci qui a été considérée comme bonne par la C.G.I.L.» AMOROSO M. et STELLA M, *Inchiesta economica su Melissa*, Faenza, in «Quaderni di geografia umana per la Sicilia e la Calabria», 3, (1958), pp. 57-106.

[21] [ABATE C, *La moto de Skanderbeg*, Op. Cit., pp. 60-63].

[22] [*ibidem.*, 138].

